

Prussiens l'asile fortifié qu'ils venaient de choisir pour éviter nos baïonnettes et nos boulets. D'ailleurs, la nuit venait, cette nuit rapide des jours de novembre. Le soleil se couchait, et sanglant, derrière Châtillon, rougissant de ses derniers reflets les coteaux pleins de morts, incendiant de ses rayons les vitres brisées des logis et enveloppant comme d'une caresse mélancolique la Marne où passaient, arborant le drapeau blanc à croix écarlate, les bateaux-mouches chargés de blessés.

La lutte avait été ardente et un soldat allemand, dont nous donnons plus loin le récit, publié par le *Mercur de Souabe*, ne craint point de comparer ce combat de Villiers et cette attaque de Cœuilly à la bataille de Gravelotte. « Nos pertes, dit-il, sont épouvantables. » Près de Chennevières était tombé, blessé à mort, l'intrépide général Renault, celui que sa bravoure avait fait surnommer en Afrique Renault l'arrière-garde.

Pendant que se livrait cette bataille sur la Marne, la brigade Lavoignet, soutenue par la division de cavalerie Bertin de Vaux, s'avancait, pour faire diversion, dans la presqu'île de Gennevilliers, occupait Drancy et pénétrait jusqu'à Groslay. Dans l'après-midi, la brigade Henrion, malgré les canons ennemis, s'emparait du village d'Épinay que l'ennemi avait fortifié et cette prise d'Épinay devait faire croire à M. Gambetta que l'armée de Paris avait forcé les lignes ennemies jusqu'à *Épinay-sur-Orge*. A Épinay, le 135^e, deux compagnies de matelots fusilliers et les 1^{er}, 2^e et 10^e bataillons de mobiles de la Seine faisaient des prodiges de valeur et ramenaient soixante prisonniers, des munitions et deux pièces nouveau modèle qui n'étaient, je crois, que deux fusils de rempart. Le commandant Saillard, du 1^{er} mobiles de la Seine, un diplomate devenu soldat, recevait à Épinay trois blessures et devait en mourir glorieusement.

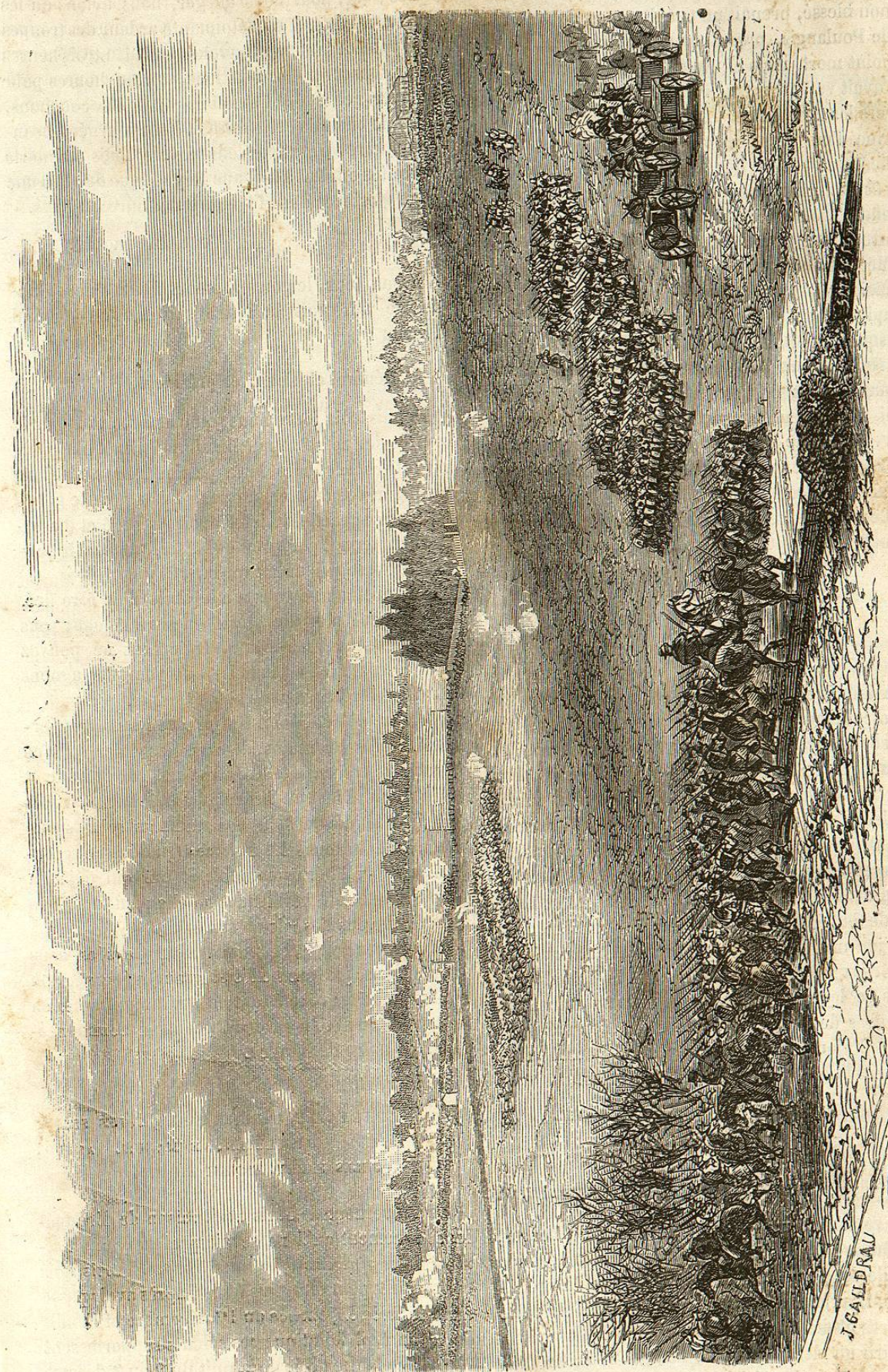
Du côté de la Marne, on passa la nuit à Bry et à Champigny, dans les maisons dont l'ennemi avait fait son logis. Devant nos avant-postes, on creusait une tranchée qui permettait, croyait-on, d'arrêter un retour offensif de l'ennemi. En se retirant de Champigny, les Saxons, qui l'occupaient, et qui jusqu'alors avaient respecté les meubles et les tableaux, s'était mis à tout briser. Dans le froid glacial, sous une lune pâle et frileuse, nos troupes, blotties le long des maisons, campées dans la plaine, se réchauffant au feu des arbres coupés, abritées sous les branches sèches des gourbis, attendaient le lendemain, tandis que sur la terre dure ceu des blessés qu'on ne relevait point se tordaient, la gelée mordant leurs plaies vives.

La journée du lendemain se passa sans combats. On peut s'en étonner, mais M. Rüstow, dans son histoire de la *Guerre des frontières du Rhin* en donne l'explication en mettant ce retard au compte de la

réorganisation immédiate que réclament, après un tel combat, des troupes improvisées comme l'étaient les troupes françaises. Il n'en est pas moins vrai que nous attendîmes un peu bien patiemment l'attaque de l'ennemi qui, après avoir massé sous le commandement de général Fransecky des forces considérables entre la Seine et la Marne, sur la ligne de Villeneuve à Champs, résolut de rejeter le 2 décembre l'armée de Ducrot sur la rive droite de la Marne.

Vers sept heures du matin, le 2 décembre, par un froid très-vif, les Saxons marchèrent sur Bry tandis que les Wurtembergeois attaquaient rapidement Champigny. Nos troupes, qui avaient passé la journée du 1^{er} à enterrer les morts, à se fortifier dans Champigny, se croyaient à l'abri d'un coup de main et furent tout d'abord surprises. Tandis que les mobiles se retiraient avec quelque désordre vers la plaine, quelques compagnies du 35^e défendaient le terrain avec un magnifique acharnement et permettaient aux renforts d'arriver bientôt. Une autre colonne allemande, sortant des bois de Villiers, essayait, au même moment, de repousser nos troupes sur Bry et de les précipiter dans la Marne. De ce côté, l'ennemi nous avait repris déjà une redoute chèrement disputée et achetée l'avant-veille à prix de sang. Nos troupes, devant cette trombe humaine, pliaient. Mais le général Ducrot, dont les chevaux demeuraient bridés et sellés depuis la veille, accourait bientôt au galop. Trochu arrivait, l'artillerie du plateau d'Avron qu'on occupait depuis deux jours tonnait, formidable, écrasant l'ennemi. On avait devant soi, disait le général Trochu lui-même après l'action, cent mille hommes, accourus de Versailles, portés en masse sur ces coteaux, cent mille Prussiens, Bavares et Saxons, que nos canons, encore une fois, et l'irrésistible élan de nos jeunes troupes forcèrent à reculer. Echelonnés le long de la Marne, campés, les fusils en faisceaux, le pain de munition planté dans la baïonnette, l'aspect solide et résolu, des bataillons de gardes nationaux, frémissants d'impatience, écoutaient le canon et demandaient à marcher.

A quatre heures, l'ennemi était repoussé et battu, forcé à se retrancher de nouveau. On mettait à profit l'expérience, on crénelait aussitôt Champigny, dont on n'avait, il est vrai, emporté, repris maison par maison et barricade par barricade que la moitié; les prisonniers saxons disaient que 150,000 Prussiens se massaient, à cette heure, dans les bois de Cœuilly. On donna ordre à nos troupes d'allumer de grands feux pour faire croire à l'ennemi que nos forces étaient plus considérables encore. Le général Trochu, l'air heureux du résultat de la journée, de cette lutte héroïquement soutenue, passait à cheval, suivi de son état-major, salué par les troupes, dans la plaine qui fait face à Joinville. Ducrot, at-



LE SIÈGE DE PARIS. — Dernières positions occupées par l'armée du général Ducrot sur le plateau de Villiers sur Marne, le 2 décembre 1870.

teint au cou par un éclat d'obus, confusionné mais non blessé, prenait un peu de repos, dans son logis de Poulangis, près du pont de Joinville. Il n'était point mort, mais il avait repoussé l'ennemi et on l'avait vu, au premier rang, poussant son cheval vers les Allemands, briser son épée dans la poitrine d'un soldat saxon. Ce fait peu connu et authentique prouve que si le général ne mourut pas, il fit tout du moins pour mourir. Nous pouvons lui rendre cette justice au point de vue militaire, nous aurons plus tard assez de réserves à faire sur son rôle politique. A ses côtés était mort un de ses officiers d'ordonnance M. de Néverlée, l'intrépide capitaine qui enlevait une patrouille prussienne jusque dans Saint-Cloud.

Nous avons à déplorer aussi la perte du commandant des éclaireurs parisiens, M. Franchetti qui, riche, heureux, avait repris l'épée dont il se servit en Italie et qui, emporté du champ de bataille, allait expirer bientôt en laissant un nom à jamais illustre et honoré.

Le soir de cette journée glorieuse, le général Trochu faisait publier ces deux dépêches :

Gouverneur au général Schmitz.

2 décembre 1870, 4 h. 43 m. soir.
Plateau entre Champigny et Villiers, 1 h. 44.

Attaqués ce matin par des forces énormes à la pointe du jour, nous sommes au combat depuis plus de sept heures. Au moment où je vous écris, l'ennemi, placé sur toute la ligne, nous cède encore une fois les hauteurs. Parcourant nos lignes de tirailleurs de Champigny jusqu'à Bry, j'ai recueilli l'honneur et l'indicible joie des acclamations des troupes soumises au feu le plus violent. Nous aurons sans doute des retours offensifs, et cette seconde bataille durera, comme la première, toute une journée. Je ne sais quel avenir est réservé à ces généreux efforts des troupes de la République, mais je leur dois cette justice qu'au milieu des épreuves de toutes sortes, elles ont bien mérité du pays. J'ajoute que c'est au général Ducrot qu'appartient l'honneur de ces deux journées.

GÉNÉRAL TROCHU.

Gouverneur à général Schmitz, pour le gouvernement.

Je reviens à mon logis du fort, à cinq heures, très-fatigué et très-content. Cette deuxième grande bataille est beaucoup plus décisive que la précédente. L'ennemi nous a attaqués au réveil avec des réserves et des troupes fraîches; nous ne pouvions lui offrir que les adversaires de l'avant-veille, fatigués, avec un matériel incomplet, et glacés par des nuits d'hiver qu'ils ont passées sans couver-

tures; car, pour nous alléger, nous avions du les laisser à Paris. Mais l'étonnante ardeur des troupes a suppléé à tout; nous avons combattu trois heures pour conserver nos positions et cinq heures pour enlever celles de l'ennemi, où nous couchons. Voilà le bilan de cette dure et belle journée. Beaucoup ne reverront pas leurs foyers; mais ces morts regrettés ont fait à la jeune République de 1870 une page glorieuse dans l'histoire militaire du pays.

GÉNÉRAL TROCHU.

A son tour, le gouvernement de la défense nationale adressait la lettre suivante au général Trochu :

Général et bien cher président,

Depuis trois jours nous sommes avec vous par la pensée sur ce champ de bataille glorieux où se décident les destinées de la patrie. Nous voudrions partager vos dangers en vous laissant cette gloire qui vous appartient bien d'avoir préparé et d'assurer maintenant par votre noble dévouement le succès de notre vaillante armée.

Nul mieux que vous n'a le droit d'en être fier, nul ne peut plus dignement en faire l'éloge; vous n'oubliez que vous-même, mais vous ne pouvez vous dérober à l'acclamation de vos compagnons d'armes, électrisés par votre exemple.

Il nous eût été doux d'y joindre les nôtres; permettez-nous au moins de vous exprimer tout ce que notre cœur contient pour vous de gratitude et d'affection. Dites au brave général Ducrot, à vos officiers si dévoués, à vos vaillants soldats que nous les admirons. La France républicaine reconnaît en eux l'héroïsme noble et pur qui déjà l'a sauvée. Elle sait maintenant qu'elle peut mettre en eux et en vous l'espoir de son salut.

Nous, vos collègues, initiés à vos pensées, nous saluons avec joie ces belles et grandes journées où vous vous êtes révélé tout entier, et qui, nous en avons la conviction profonde, sont le commencement de notre délivrance.

Agrérez, etc.

JULES FAVRE, GARNIER-PAGES, JULES SIMON,
EUGÈNE PELLETAN, EMMANUEL ARAGO,
JULES FERRY, ERNEST PICARD.

Le gouverneur de Paris avait raison de dire mélancoliquement qu'il ne savait quel avenir était réservé à ces généreux efforts des troupes. Partis sans couvertures pour être plus agiles, après avoir passé dans le froid la journée du 1^{er} décembre et la nuit du 1^{er} au 2, il fallut que ces soldats supportassent l'horrible et dure gelée de la nuit du 2 au 3 décembre. Cette nuit fut cruelle. La bise coupait les visages, prenait les hommes aux doigts et aux

oreilles. On ne pouvait demeurer là, sans abri, dans un pays dévasté.

La retraite avait déjà commencé dans la nuit, des mobiles ayant été dirigés sur le fort de Nogent. L'ordre officiel fut donné par le général Trochu dans la journée du 3. Ainsi, on repassait la Marne. On était vaincu après deux jours de victoires. On campait dans le bois de Vincennes après avoir campé devant l'ennemi. On reculait. Quel écroulement! Le général Ducrot adressait aux troupes de la deuxième armée l'ordre suivant :

Vincennes, 4 décembre 1870.

Soldats,

Après deux journées de glorieux combats, je vous ai fait repasser la Marne, parce que j'étais convaincu que de nouveaux efforts, dans une direction où l'ennemi avait eu le temps de concentrer toutes ses forces et de préparer tous ses moyens d'action seraient stériles.

En nous obstinant dans cette voie, je sacrifiais inutilement des milliers de braves, et, loin de servir l'œuvre de la délivrance, je la compromettais sérieusement; je pouvais même vous conduire à un désastre irréparable.

Mais, vous l'avez compris, la lutte n'est suspendue que pour un instant; nous allons la reprendre avec résolution; soyez donc prêts, complétez en toute hâte vos munitions, vos vivres, et surtout élevez vos cœurs à la hauteur des sacrifices qu'exige la sainte cause pour laquelle nous ne devons pas hésiter à donner notre vie.

Le général en chef de la 2^e armée,

A. DUCROT.

Vaines consolations! Tous les efforts avaient donc échoué? L'armée française avait perdu 6,030 hommes dont 414 officiers (environ un officier pour 14 hommes), les Allemands avaient éprouvé des pertes plus considérables encore; 10,000 cadavres des deux races allaient reposer dans cette terre gelée, et rien n'était changé dans le sort de Paris. Le blocus continuait. Le général Ducrot rentrerait vivant et vainement victorieux. Tout d'abord Paris ne put croire que c'en était fait de son grand espoir; il ne douta pas que les opérations militaires ne fussent continuées sur un autre point. Sans doute l'attaque vers Champigny n'était qu'une feinte. On allait se battre ailleurs bientôt, et assiégés, ne doutant pas que l'armée de la Loire ne fût proche, continuaient à attendre fermement l'arrivée prochaine des soldats de d'Aurèle de Paladines.

Tout à coup, le soir du 6 décembre, la population parisienne eut connaissance, par voie d'affiches,

d'un échange de lettres entre le général de Moltke et le général Trochu.

Voici l'affiche :

Le gouvernement de la défense nationale porte à la connaissance de la population les faits suivants :

Hier au soir, le gouvernement a reçu une lettre dont voici le texte :

Versailles, le 5 décembre 1870.

« Il pourrait être utile d'informer Votre Excellence que l'armée de la Loire a été défait hier près d'Orléans, et que cette ville est réoccupée par les troupes allemandes.

« Si toutefois Votre Excellence jugera à propos de s'en convaincre par un de ses officiers, je ne manquerai pas de le munir d'un sauf-conduit pour aller et venir.

« Agrérez, mon général, l'expression de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« Le chef d'état-major,

« Comte DE MOLTKE. »

Le gouverneur a répondu :

« Paris, 6 décembre 1870.

« Votre Excellence a pensé qu'il pourrait être utile de m'informer que l'armée de la Loire a été défait près d'Orléans et que cette ville est réoccupée par les troupes allemandes.

« J'ai l'honneur de vous accuser réception de cette communication, que je ne crois pas devoir faire vérifier par les moyens que Votre Excellence m'indique.

« Agrérez, mon général, l'expression de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« Le gouverneur de Paris,

« Général TROCHU. »

Cette nouvelle, qui nous vient de l'ennemi, en la supposant exacte, ne nous ôte pas le droit de compter sur le grand mouvement de la France accourant à notre secours. Elle ne change rien ni à nos résolutions, ni à nos devoirs.

Un seul mot les résume : Combattre ! Vive la France ! Vive la République !

Les membres du gouvernement,

Général TROCHU, JULES FAVRE, EMMANUEL ARAGO, JULES FERRY, GARNIER-PAGES, EUGÈNE PELLETAN, ERNEST PICARD, JULES SIMON.

Les ministres,

Général LE FLO, DORIAN, J. MAGNIN.

Les secrétaires du gouvernement,

ANDRÉ LAVERTUJON, F. HÉROLD, A. DRÉO, DURIER.